



ECRAN TOTAL

6 au 19 FEVRIER 2019

NOUS LES COYOTES

de Hanna Ladoul et Marco La Via

1h27 – Etats-Unis - vo - 12.12.2018 – new story
avec Morgan Saylor, McCaul Lombardi, Betsy Brandt



Amanda et Jake ont la vingtaine et veulent commencer une nouvelle vie ensemble à Los Angeles. Rien ne se passe comme prévu pour le jeune couple. Leur première journée dans la Cité des Anges va les emmener de déconvenues en surprises d'un bout à l'autre de la ville.

Une fille et un garçon, entre rêves et rançon de la Côte Ouest californienne. C'est le pari du premier film à la simplicité charmante d'un binôme de « Frenchies ».

Un duo français parti tenter l'aventure à L.A. Tel est le parcours d'**Hanna Ladoul** et **Marco La Via**, ex étudiants cannois et parisiens, et réalisateurs d'un documentaire sur les femmes dans l'extrême-droite, *Le Populisme au féminin*. Une transhumance dont ils ont tiré le scénario de leur premier long-métrage, et qu'ils ont transposée dans des destinées made in USA. De la fiction, avec en première ligne pour l'incarner, deux jeunes comédiens qui montent, et qui se sont glissés dans la peau d'Amanda et Jake en mode Actors Studio, immersion totale dès leur rencontre hors plateau. **Morgan Saylor** et **McCaul Lombardi** impriment les grains de l'image de leur cinégénie et d'une coprésence alchimique, entre entrain, inquiétude et résilience. Elle, solaire et révélée ado dans les séries télé *Les Soprano* et *Homeland*. Lui, espoir gracile et nerveux du ciné indé grâce à *American Honey*, *Patti Cake\$* et *Sollers Point*. Ensemble, ils font vibrer cette balade californienne. Le duo de cinéastes traduit sur quelques heures de récit la quête d'ancrage. Un toit, un boulot. Elle se ramasse en entretien de taf devenu par miracle un stage bénévole de longue durée en vue d'un éventuel poste payé. Lui

dépose son CV au petit bonheur la chance. Leur bagnole, qui finit à la fourrière, pourrait leur servir de nid provisoire voire plus, comme le vit plus d'un aspirant à la réussite dans la Cité des Anges. Sans cynisme ni angélisme, ce conte montre la paupérisation, la loi des séries, les rêves et les chutes dans la mégapole du tout est possible, du pire au meilleur. Avec une bienveillance dans la captation des visages entre béton et océan. Le film est court, l'intrigue ramassée, les débouchées narratives rapides, mais elles chantent l'audace. L'envie d'y croire, idéal toujours bienvenu dans un monde à la dure, qui nivelle vers la dépression. Cette faculté de vouloir déjouer le déterminisme et la chute, c'est celle qu'ont réussi aussi les auteurs, avec peu d'argent et de temps de tournage, mais avec une volonté qu'ils ont transmise autour d'eux. Le collectif dans ce récit démarre à deux, puis s'étend à trois, puis à quatre. Comme les coyotes traînant la nuit sur les collines au-dessus de Mulholland Drive. L'aventure suit sa route depuis sa sélection à l'Acid à Cannes en mai. Quelle sera la prochaine étape d'Hanna et Marco ? Mysterious ways. *O.Pélisson, Bande à part*



À bord de leur seul bien, une voiture depuis longtemps plus cotée à l'argus, Amanda et Jake se dirigent vers une ville mythique : Los Angeles. Ils espèrent y connaître un nouveau départ. Ils sont jeunes, n'ont aucune fortune, mais sont amoureux. La vie est peut-être prête à leur sourire. Mais, première étape, premier échec. Ils sont hébergés par la tante d'Amanda. Celle-ci, engoncée dans ses préjugés au parfum d'eau bénite, n'est pas accueillante. Le lendemain matin, à la suite d'une dispute, Amanda s'enfuit avec Jake de cette maison, pour ne plus y revenir. Les voilà sans point de chute. Qu'à cela ne tienne : dans la matinée, Amanda a un entretien d'embauche. Si tout se passe bien, elle aura bientôt un job. Elle fait très bonne impression. Or les choses ne sont pas si simples...

Nous, les coyotes n'est pas à proprement parler un énième film sur la désillusion face au rêve américain. Il n'est pas non plus la chronique de deux jeunes sans le sou qui se marginalisent. Amanda et Jake sont à cette période de la vie où rien n'est encore solidifié, où tout est sujet au doute. Ils ont la liberté et la fantaisie fougueuse de la jeunesse bien qu'ils se projettent dans une existence d'adultes. À savoir : trouver une place, même modeste, dans la société. Voilà une intrigue bien ordinaire, pourrait-on penser. Il n'empêche que les cinéastes, Hanna Ladoul et Marco La Via, réussissent à faire de *Nous, les coyotes* un film très attachant, dont il émane un charme puissant.

Parce que c'est, d'abord, un film d'amour. Pas comme on le voit trop souvent au cinéma où l'amour est démonstratif, déclaratif, hypersexualisé. Celui que conçoivent Amanda et Jake l'un pour l'autre, interprétés par Morgan Saylor et McCaul Lombardi avec beaucoup de fraîcheur et de naturel, ne cesse de vibrer à l'écran, quasi naturellement, y compris quand le couple doit faire face à une grosse difficulté. Il y a quelque chose de simple et de beau dans leur compréhension mutuelle, leur solidarité, leur tendresse. Quand il leur arrive une brouille passagère, leur réconciliation est faite de gestes discrets, évidents, émouvants : la scène est d'une très grande délicatesse. Et cette ténuité dans la mise en scène, inversement proportionnelle à la force des sentiments, donne beaucoup de valeur au film.

Piège (idéologique) évité : *Nous, les coyotes* ne fait pas l'éloge de l'effort nécessairement payant. Ni du triomphe de la soumission aux modes d'entrée traditionnels dans le monde social. L'entretien d'embauche que subit Amanda se révèle être une formidable escroquerie hélas aujourd'hui vraisemblable. *Christophe Kantchef. POLITIS*

Film programmé au sein de la sélection de l'ACID lors du festival de Cannes

Le fait de s'en aller pour Los Angeles, la cité des anges et des stars, pour commencer une nouvelle vie fait de ce film un western revisité par la modernité du cinéma européen façon Antonioni, autour de la survie des rêves d'un jeune couple en milieu hostile. Loin des grands studios, cette production française, de réalisateurs vivant entre Paris et Los Angeles, offre une vision inédite de la cité californienne, à travers le vécu viscéral (autobiographique selon le

témoignage d'Hanna Ladoul et Marco La Via), d'une confrontation face au mythe américain et à son usine à rêves Hollywood, surtout lorsque l'on cherche à faire du cinéma. Dès lors, cette chronique intimiste se déroulant sur la durée diégétique de 24 heures, est aussi une réflexion métacinématographique où Hanna Ladoul et Marco La Via précisent leur place dans l'industrie du cinéma : comme leurs personnages principaux, celle-ci est donc foncièrement nourrie par leur indépendance. Le moteur du film est bien ce jeune couple, porté par ses rêves, son

innocence, sa liberté auquel son entourage ne cesse de le briser : la famille d'Amanda qui méprise l'esprit bohème de Jake, le monde de l'emploi qui propose éhontément un poste de travail sans rémunération (il faut donc être riche pour avoir le droit de travailler ? constatera avec pertinence et dégoût profond Amanda), la violence d'un monde où l'acquisition de l'argent à tout prix broie toute initiative relationnelle... La mise en scène privilégie dès lors dans cette perspective les confrontations

interindividuelles dans des scènes dialoguées finement écrites sous le digne patronage du cinéma de Cassavetes. Un bel hommage à tous les coyotes de tous les horizons, souvent relégués dans la marginalité d'un monde régi par le puritanisme hypocrite engoncé dans ses frustrations (cf. le personnage de la tante d'Amanda) et un marché du travail où la cool attitude cache un profond cynisme.
C.Lépine, MEDIAPART



Apprivoiser le monde des adultes, se faire une place au soleil, se fondre dans la masse sans renier son identité : voilà l'objectif de Jake et Amanda, jeune couple d'Américains parti de l'Illinois pour s'installer dans la Cité des anges. Leur histoire résonne avec celle des réalisateurs, Français exilés à Los Angeles, et auteurs de ce premier long métrage attachant, plein de vitalité, qui évite les écueils inhérents à son sujet, tel que l'excès de naïveté ou d'arrogance. Cela tient d'abord aux deux acteurs, d'une beauté jamais lisse, qu'ils ont choisis pour incarner leurs alter ego. Ils ont la vingtaine mais ne sont pas nés de la dernière pluie. Leurs corps tatoués, leur complicité intellectuelle et charnelle, leur façon d'affronter les épreuves du monde moderne (trouver un job, un appart...) sans broncher mais sans se faire exploiter non plus, tranchent avec les habituels clichés des films indépendants sur l'envers du rêve américain. La modestie du projet (et du budget) inspire un récit simple et linéaire,

comme dans *Oslo 31 août*, de Joachim Trier, ou *Oh Boy*, de Jan-Ole Gerster, cités en exemple par les réalisateurs : une errance urbaine de vingt-quatre heures, au gré des rencontres et des embûches, qui s'achève au petit matin. Avec le hurlement des coyotes, ces animaux sauvages qui ont appris à cohabiter avec les humains. Cris d'espoir. Ou de mélancolie. *J. Couston, Telerama*



Deux jeunes gens, âgés de 20 ans, arrivent à Los Angeles, portés par leur légèreté, leur amour et le sentiment que tout peut y arriver. Confronté à une réalité plus difficile, le couple de tourtereaux va un peu déchanter, tout en se transformant le temps d'un été à l'issue duquel ils ne seront plus tout à fait les mêmes.

Nous les coyotes, d'Hanna Ladoul et de Marco La Via, révélé à Cannes dans la section ACID (Association du cinéma indépendant pour sa diffusion), capte avec une certaine grâce ces moments suspendus où le changement opère par mouvements furtifs, sans que l'on y prenne garde. Comme si les réalisateurs avaient réussi à entrer dans le cocon où la chrysalide se prépare à devenir papillon. Ou comme s'ils guettaient sur l'horloge chaque poussée imperceptible de l'aiguille.

Caricatures de bourgeois

Sur les hauteurs des collines de Los Angeles, les coyotes ont l'habitude de rôder la nuit. Hanna Ladoul et Marco La Via ne confrontent pas leurs personnages, Amanda et Jake (interprétés avec délicatesse par Morgan Saylor et McCaul Lombardi), à des situations glauques ou catastrophiques. Simplement, la mégalopole de la Côte ouest n'est pas vraiment accueillante, ce qui n'est guère étonnant, et les membres de la famille qui devait les héberger se révèlent des caricatures de bourgeois méfiants et conservateurs.

Durant la première partie de ce film, les galères s'enchaînent de manière assez mécanique et linéaire

C'est un peu ce qui gêne durant la première partie de ce film : les galères s'enchaînent de manière assez mécanique et linéaire, comme dans un film « indépendant » américain qui voudrait dénoncer l'ultralibéralisme et la loi du plus fort. La location de voitures est une arnaque, et l'emploi prétendument de rêve qui attendait la jeune fille un job sous-payé pour jeune diplômée désemparée.

Mais Amanda a du caractère, s'avère moins tirée à quatre épingles qu'elle n'en a l'air. Quant à Jake, il n'est pas seulement un garçon cool aux cheveux longs que l'on imaginerait plagiste. C'est dans l'autre moitié du film que chacun des protagonistes, confronté à la réduction de la surface du rêve, et à des révélations plus intimes que nous réserve au compte-gouttes le scénario, va tenter de se redéfinir. En un mot, trouver sa marge de liberté. *C.Fabre, Le Monde*

Amanda et Jake sont jeunes, ils s'aiment, et décident d'aller tenter leur chance à Los Angeles. Les deux réalisateurs de ce premier long-métrage réussi, français vivant en Californie depuis quelques années, avouent avoir un peu puisé dans leur propre vie pour décrire le premier jour à L.A. des deux protagonistes, qui arrivent pleins de rêves et sans plan précis dans cette grande ville inconnue et protéiforme, où tout peut arriver. Une approche plutôt réaliste donc, qui les fait notamment se frotter aux difficultés de l'emploi, au gigantisme impressionnant de la Cité des Anges, douter un peu, chercher un appartement, se mettre leur famille à dos, se baigner à Venice, fréquenter une fête dans une villa sur les hauteurs évidemment, regarder le lever du soleil sur les buildings: vingt-quatre heures intenses, qui voient l'insouciance bienfaitrice de la jeunesse et sa fougue triompher. Les deux personnages, bien étudiés, s'avèrent extrêmement attachants, tout comme le troisième, la tentaculaire ville de Los Angeles, citée de tous les possibles, dépeinte sobrement et subtilement, que l'on explore avec eux, au rythme de musiques savamment choisies, et au gré de leurs aventures, en voiture, en bus ou à pieds. *Nous les coyotes* est un beau portrait de jeunes par des jeunes, qui

apparaissent au final forts et pas si paumés qu'on veut parfois nous le faire croire, et ça fait plaisir à voir! *Chronique cinématographique*

Qu'est-ce que l'ACID ? Association de Cinéma Indépendant pour sa Diffusion

L'ACID est une association née en 1992 de la volonté de cinéastes de s'emparer des enjeux liés à la diffusion des films, à leurs inégalités d'exposition et d'accès aux programmeurs et spectateurs. Ils ont très tôt affirmé leur souhait d'aller échanger avec les publics et revendiqué l'inscription du cinéma indépendant dans l'action culturelle de proximité.

Dans un marché cinématographique où les 10 premiers films occupent chaque semaine 93% des écrans, les cinéastes de l'ACID soutiennent et accompagnent chaque année une vingtaine de nouveaux longs métrages réalisés par d'autres cinéastes, français ou internationaux. Choisir ces films, c'est pour eux se poser la question du renouvellement et de la pluralité des regards en donnant de la visibilité à des œuvres insuffisamment diffusées, et en proposant une alternative à l'hyperconcentration et au regard unique.

« Pourquoi avons-nous besoin de tant d'histoires, de tant d'images ? Pourquoi ce désir d'être assis dans l'obscurité, de fixer l'écran où d'autres vivent, sans que nous puissions répondre à leurs paroles, nous mêler à leurs actes ?

Pourquoi sommes-nous si sensibles à ces vies qui nous échappent ? Pourquoi rions-nous ? Pourquoi pleurons-nous ?

La réponse semble évidente : **parce que le cinéma est un art.**

Pourtant cette évidence est aujourd'hui violemment combattue, renvoyée au grenier poussiéreux des illusions, voire des utopies, niées par l'économie actuelle du cinéma. Aujourd'hui, l'essentiel des recettes se concentre sur de moins en moins de films capables par leur puissance financière d'occuper une partie si importante de la surface commerciale que tous les autres films sont repoussés dans une périphérie géographique et économique leur interdisant, de fait, de rencontrer leur public (...)

(...) Il s'agit donc pour les cinéastes de résister, de ne pas se laisser imposer une morale qui n'est pas la leur : une morale qui ne pense qu'en termes de classement, de hiérarchie, d'exclusion, d'argent. Depuis toujours dans le cinéma français la marge et le centre sont intimement liés, indissociables. Toucher l'un, c'est atteindre l'autre. Henri Langlois avait fondé sa morale sur l'idée que « tous les films sont égaux ». Il n'en est pas d'autre qui vaille.

Il s'agit donc pour les cinéastes de résister. Résister en donnant une vraie chance à tous les films d'être vus. »

Pour sa 26ème édition, les cinéastes de l'ACID auront le plaisir de présenter à Cannes un programme de 9 longs métrages dont 8 premiers longs, qui seront présentés et accompagnés par les cinéastes de l'association et les équipes des films. 11 cinéastes accueillis à l'ACID, dont 7 femmes. Ce programme est enrichi d'une séance spéciale « ACID Patrimoine », d'un focus sur le cinéma portugais, l'ACID TRIP #2 Portugal -- et d'une séance spéciale « sortie prochaine » de Mirinda, Avant l'aurore de Nathan Nicholovitch.

« Ausculter le monde, trouver au fond de soi le geste le plus juste pour en témoigner, le rejeter, puis l'aimer encore et à nouveau. Le filmer en réinventant sans cesse le regard. Saisir ses névroses carabinées comme sa folie douce, discerner la force vitale, résistante et libre des êtres comme la fragilité imprévisible de leur destin et la vanité de leurs ambitions, mais toujours célébrer quelque part leur délicate et éphémère beauté de vivants. Ainsi font les cinéastes qui ont frappé à notre porte cette année, riches de la variété de chacune de leurs propositions formelles et de chacun de leurs récits. »

Les cinéastes programmeurs 2018

Aurélia Barbet, Laurent Bécue-Renard, Karim Bensalah, Marie Dumora, Alice Fargier, Philippe Fernandez, Jean-Louis Gonnet, Ilan Klipper, Mathieu Lis, Chloé Mahieu, Vladimir Perisic, Lila Pinell, Idir Serghine, Pierre Vinour.

Extrait du *Manifeste Résister*, signé en novembre 1991 par 180 cinéastes

En 1992, l'ACID naît suite à ce manifeste. Des cinéastes souhaitent rompre l'isolement de tous les acteurs de la chaîne cinématographique en inventant un outil qui ferait le lien entre cinéastes, distributeurs, salles, publics. Ils décident de soutenir les films d'autres cinéastes, d'écrire des textes, de convaincre des distributeurs, des exploitants de s'intéresser à ces films. Ils inventent de nouvelles manières de faire pour soutenir la diffusion du cinéma indépendant : pré-visionnements en régions pour les programmeurs, accompagnement régulier des films par les cinéastes.

Ils proposent aussi au CNC des mécanismes plus adéquats d'aides à la distribution et l'exploitation des films indépendants.

Fiction, documentaire, essai, expérimental : les cinéastes présents à l'ACID ont toujours choisi les films avec une seule règle : le coup de cœur, la conviction de la nécessité de regarder là où les autres ne veulent ou ne peuvent pas regarder, et de l'importance à long terme de ce geste là.

Aujourd'hui, ce geste n'a rien perdu de sa nécessité. Les chiffres mirobolants de la fréquentation cinématographique cachent une concentration massive, des difficultés accrues de production et de diffusion pour les œuvres les plus audacieuses.

En 2017, l'ACID est une association regroupant une centaine de cinéastes, un lieu d'échanges sur le cinéma, de réflexion et de solidarité où se rencontrent des cinéastes de tous âges et de tous horizons.

**« La sélection de notre film par l'ACID 2018 à Cannes a tout changé pour nous : la reconnaissance, la presse, la distribution... on reste en France pour l'accompagner »
Hanna Ladoul**